

# LES IMPIES

Vincent ZDENEK

Éditions ThoT  
Roman

## CHAPITRE I

Une tempête se préparait. Seuls les deux jeunes amoureux, aveuglés par l'émotion de leurs retrouvailles, ne s'en doutaient pas encore.

Le vent s'était levé juste avant le jour, comme pour préserver la mer de la brûlure des premiers rayons insidieux du soleil. Mais, loin de la calmer, ses caresses maladroites ne réussirent qu'à l'exciter. Une excitation qui se transforma rapidement en rage ; l'écume chevauchant les vagues se fit alors l'éclaireur d'une armée de nuages charriés depuis l'est. Le ciel avait à peine eu le temps de se parer de son uniforme azur et n'allait plus quitter son armure grise jusqu'à la fin de l'été. Le ressac griffait les pilotis du *trabucco*<sup>1</sup>. Mais celui-ci en avait vu d'autres et défiait l'Adriatique, tel un pêcheur fièrement campé sur ses longues jambes aux muscles sculptés et aux veines saillantes.

Les adolescents descendirent le long des cordages et parvinrent à se hisser à bord de la barque, malgré les remous. Rien n'aurait pu les en dissuader. Car Mira et Bosco s'étaient donné rendez-vous. Ce qui était exceptionnel, puisqu'ils savaient au

1. Plateforme en bois surplombant la mer, utilisée pour la pêche.

plus profond d'eux-mêmes que chaque nuit n'était qu'une parenthèse, attisant un peu plus à chaque fois leur émoi juvénile.

Bosco prit délicatement la main de Mira pour l'aider à regagner l'arrière de l'embarcation. Elle lui adressa un regard bienveillant qu'elle déporta machinalement vers le large en figeant son sourire. Ainsi assise, ses longs cheveux bruns lissés par le vent et les embruns, elle paraissait songeuse, presque anxieuse. Le garçon, debout en équilibre, tenant à la main la corde qu'il venait de dénouer du ponton, fixait la jeune fille amoureusement. Il ne sut ce qui occupait l'esprit de Mira en cet instant et pensa naïvement que le déchaînement des éléments l'effrayait. Il n'en était rien. Elle ne voyait ni le ciel, ni la mer, mais son regard se perdait bien au-delà de la ligne d'horizon, cherchant en vain l'autre rive. Peut-être tentait-elle d'apercevoir Nihad, là-bas, derrière la brume et les cendres.

La barque s'éloigna de son belvédère de fortune sans qu'ils eussent échangé un seul mot. Bosco, les manches de sa chemise repliées au-dessus des coudes pour ne pas entraver ses mouvements, frappa fermement sur le pilotis pour s'éloigner le plus vite possible du *trabucco*. Tels deux fugitifs s'échappant de leur prison, les deux jeunes gens paraissaient fébriles et guettaient les alentours. Ils longèrent la crique de Torresarno dans le silence de l'aube, à peine déchiré par la plainte étouffée de la mer sous les coups de poignard de Bosco. Le bruit sourd et régulier des rames s'enfonçant dans l'eau faisait écho aux battements de cœur du jeune couple. Le pouls de la mer se calma progressivement lorsque Bosco estima qu'ils étaient hors de portée de son père. La villa Capello, imposante et massive, qu'il distinguait à l'aplomb de la plage, dormait encore. Personne ne pouvait les rattraper à présent. Rien ne pourrait les séparer. Jusqu'à l'heure du départ, inéluctable. Mira, soulagée elle aussi, lui sourit franchement, s'agenouilla et cala sa tête sur les genoux de l'adolescent. Il lâcha

la pagaie un court instant pour effleurer sa tempe brûlante du bout des doigts.

Mira se redressa soudain, alors que la barque atteignait les limites de la baie. Elle se tourna vers le *trabucco* qui allait bientôt disparaître derrière la falaise et plissa les yeux jusqu'à se convaincre de ce qu'elle voyait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Quelque chose ne va pas ? se soucia Bosco en regardant dans la même direction.

Sur le *trabucco* se dessinait une silhouette longiligne encadrée par deux plus petites.

— Mon père ? s'étrangla-t-il. Comment a-t-il su... ?

— Non, ce n'est pas ton père, le rassura Mira dans un sourire. Il ne lui ressemble pas du tout. C'est un homme qui... oui, on dirait bien qu'il donne la main à deux petites filles.

Bosco fronça les sourcils, épaté par le ton affirmatif de Mira, même s'il devinait à présent chacune des trois silhouettes qu'elle lui désignait de l'index. Elle se leva au milieu de la barque et tendit une main au-dessus de sa tête, la paume ouverte vers les trois inconnus.

— Tu les connais ? Mais qui est-ce ? Ce sont des amies à toi ?

— Non, regarde mieux. Elles sont plus jeunes que nous. Ce sont des enfants.

Bosco voulut rétorquer qu'eux aussi étaient des enfants. Mais il comprit au même instant que Mira avait raison. Ce n'était plus le cas, et elle le lui révélait par cette réponse. Comment pouvait-il en être autrement après les épreuves qu'ils avaient endurées depuis trois ans ?

Le visage de Mira s'éclaira un peu plus encore lorsque l'homme, au loin, répondit à son salut en esquissant un signe de la main, bientôt imité par les deux fillettes. Une larme coula sur la joue de la jeune femme, que Bosco ne décela pas. L'expression

de l'adolescent trahit son incompréhension et Mira s'en amusa en regagnant le banc, une fois la plage définitivement occultée par la falaise.

Elle ne lui laissa pas le temps de poser d'autres questions en lui chuchotant « je t'aime ». Pour la toute première fois.

Torresarno était un village de pêcheurs dont les maisonnettes immaculées se bousculaient à l'entrée du port, comme pour guetter perpétuellement le retour des chalutiers. Les hauteurs abritaient les villas, blanches également, ces maisons bourgeoises auxquelles les touristes prêtaient vie trois mois par an. Un peu plus haut encore, sur la colline, quelques toits de tôle rouillée émergeaient de la pinède. Situé au sud de Vieste et adossé à la Testa del Gargano, le village, semblable à des dizaines d'autres sur la côte, avait pour seule particularité d'être la pointe orientale de la péninsule, à quelques ricochets des Balkans. La pointe de l'éperon de la botte italienne. Le premier bastion réveillé par les rayons du soleil mais aussi le premier à pâtir des colères de cette mer lunatique. Plantée au milieu de la colline, une villa trônait parmi toutes les autres. Celle de Bosco ou, plus justement, celle de sa grand-mère paternelle, Lucia, veuve avant d'avoir eu le temps d'apprendre à connaître son mari, et qui avait régné sa vie durant sur sa terre comme un tyran sans sujets. À son décès, elle avait transmis la propriété à son fils Paolo, ainsi que la menuiserie familiale, alors que ce dernier venait de terminer les études de commerce qu'elle avait planifiées pour lui, à Rome. Loin d'elle. Il n'avait donc que peu côtoyé sa mère, et Bosco n'allait pas connaître sa grand-mère. Mais elle était présente dans chaque recoin, chaque mur de « sa » maison. Vingt-cinq ans après, à la tête de la plus grande fabrique de meubles du pays, Paolo Capello vivait en notable respecté avec sa femme et son fils unique à Naples,

mais n'aurait pour rien au monde passé un été ailleurs que dans la demeure de ses aïeux.

Bosco joua avec les courants marins pour se rapprocher de la côte. Mira vint se serrer contre lui et emprunta l'une de ses rames. Ils unirent leurs efforts pour accoster contre le rocher le moins abrupt, à quelques mètres de l'entrée de la grotte, et amarrèrent la barque à l'aide d'une grosse pierre. Les premières gouttes de pluie tombèrent au moment même où ils posèrent le pied sur la terre ferme. Bosco ne lâcha pas la main de Mira pendant qu'ils gravissaient les marches creusées par les alluvions dans la roche, s'agrippant ici et là à quelque buisson épineux. L'averse attendit, avant de redoubler d'intensité, qu'ils atteignent le sommet de la falaise et courent s'abriter sous le porche. Les chants des alouettes blotties dans les pins à l'orée de la forêt cessèrent instantanément, créant une atmosphère propice au recueillement.

La chapelle San Nicola n'était plus que quatre murs de pierres blanches surmontés d'une croix en fer forgé rongée par le sel marin. Peut-être n'existerait-elle plus du tout si la nature n'avait parsemé de ronces le seul chemin permettant d'y accéder, depuis des lustres. Délaissée par les hommes, prisonnière des arbres massifs constituant la garde avancée de la Foresta Umbra, il était à présent impossible de s'y rendre autrement que par la mer.

Le couple se tint immobile sous cet abri. Le regard de Mira s'attarda sur une parcelle de terre brûlée recouverte de branches noircies, vestiges d'un bûcher jadis érigé entre la chapelle et le précipice. Puis elle fixa, encore une fois, la ligne d'horizon. Un sombre pressentiment vint souiller la triste mélancolie qui mouillait ses yeux. Bosco caressa son bras nu du bout des doigts et, sans un mot, entrouvrit la lourde grille. Ils se faulfilèrent à

l'intérieur. Mira s'empressa d'allumer un bout de cierge au pied d'une représentation de la Vierge. Bosco enlaça religieusement la jeune fille. N'importe qui d'autre que lui aurait interprété ce rituel comme un blasphème. Ils restèrent ainsi, l'un contre l'autre, de longues minutes.

Bosco savait qu'il devait être rentré avant 10 heures. Les volets et la porte de la villa Capello seraient déjà clos. Ses parents l'attendraient à côté de la voiture, le moteur ronronnant d'impatience. Pour quitter Torresarno et ne plus y revenir avant l'été suivant. Il devrait expliquer son absence à son père. Il en faisait son affaire. Sans lui parler de Mira, surtout, pour ne pas compromettre définitivement leur amour naissant.

Ils contournèrent l'autel et Bosco s'assit sur le sol, devant une dalle de marbre qu'il poussa du pied. Il la fit coulisser péniblement dans un bruit sourd, libérant ainsi un étroit passage. Mira glissa la main derrière un Christ grandeur nature vissé à même la dalle et saisit l'extrémité d'une corde nouée au pied du crucifix. Une fois celle-ci déroulée dans l'interstice, les deux jeunes gens s'y engouffrèrent à leur tour en riant.

Ils avaient découvert cette trappe trois ans plus tôt, en même temps que la petite église. Avec Nihad et Pino. La bande, alors au complet, avait trouvé cet endroit oublié et mystique lors de l'une de ses toutes premières escapades, en sillonnant les méandres de la côte en quête des meilleurs points de plongée. Les enfants s'étaient juré solennellement de conserver son existence secrète.

Le passage permettait de descendre en rappel le long d'une paroi escarpée jusqu'à la seconde salle de la *grotta dei*

*contrabbandieri*<sup>1</sup>. Avait-elle été visitée depuis l'époque des flibustiers ? Rien n'était moins sûr. Apparemment, tout avait été fait pour effacer sa trace de la mémoire collective. Seule la première salle, ouverte sur le large, figurait dans les guides, au même titre que les autres grottes marines du Gargano. Chaque été, cette merveille de la nature était dévoilée quotidiennement à des dizaines de touristes du monde entier, transportés depuis Vieste, Peschici ou Mattinata par les frégates qu'affrétaient les hôtels les plus luxueux. Il leur en coûtait 20 000 livres pour embarquer ensuite dans les canots à l'entrée de la grotte et pénétrer dans l'ancre des contrebandiers, ce que la plupart des dépliants omettaient toutefois de préciser. Ce ballet avait cessé depuis une semaine. Le mauvais temps, qui s'annonçait en ce premier dimanche de septembre, aurait de toute façon contraint à l'annuler.

Ce n'était que la troisième fois que Mira et Bosco s'aventuraient ainsi seuls dans la grotte secrète. La jeune femme posa le pied la première sur l'unique rocher plat qui émergeait du lagon souterrain, une douzaine de mètres sous le sol de la chapelle. Malgré la pénombre, on pouvait apercevoir, à l'opposé, l'extrémité presque entièrement immergée d'un étroit tunnel reliant naturellement les deux salles. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, les pieds ballants au-dessus des vaguelettes se succédant pour leur souhaiter la bienvenue. Ils restèrent ainsi, prostrés, plusieurs minutes, avant que Bosco daigne enfin prendre la main de Mira. L'estomac noué et le cœur serré par la séparation imminente mais aussi et surtout par les secondes fébriles qui précèdent le premier baiser, ils se regardèrent en souriant. Encore hésitant, et pour éviter tout geste gauche, Bosco détourna les yeux vers le haut de la grotte et le filet de lumière grise envoyé par San

1. Grotte des contrebandiers.



Nicola. Mira profita de ce léger flottement pour extirper un boîtier en métal de la poche de sa robe blanche. Elle le présenta au garçon qui l'accepta avec étonnement. Il reconnut sans peine la boîte de biscuits que ce bon vieux Giuseppe avait offerte aux quatre enfants, trois ans plus tôt. Il allait l'ouvrir quand elle retint son poignet.

— Non, pas maintenant s'il te plaît... Je veux que tu l'emportes avec toi, et que tu l'ouvres une fois rentré chez toi, à Naples.

Le jeune homme plaqua sa main ouverte sur le couvercle métallique, en signe d'acquiescement.

— C'est d'accord. Mais, je n'ai rien pour toi... Tu aurais dû me dire...

Mira pouffa :

— Ce n'est pas grave. Je ne veux rien. Tu verras comme j'ai fait des progrès. Grâce à toi. Je t'ai aussi écrit quelques mots. Promets-moi de ne pas te moquer quand tu les liras...

— Mais pourquoi veux-tu que je me moque de toi ? s'indigna-t-il en serrant le cadeau de Mira contre son ventre.

En prononçant ces paroles, il approcha lentement son visage du sien. Leurs lèvres s'effleurèrent et une chaleur envahit tout leur être, jusqu'à les étourdir. Ils perçurent à peine le fracas du premier coup de tonnerre, que le Messie crucifié laissa pénétrer dans les entrailles de la falaise.

Mira caressa la joue du garçon et l'embrassa avec une intensité telle qu'elle semblait vouloir graver ce baiser dans leur mémoire pour les dix prochains mois. Le temps était comme suspendu, simplement rythmé par l'écho des vagues dans la grotte. Leur clapotis se transforma presque instantanément en ressac et un filet d'eau s'écoula dans le dos des adolescents. La pluie ruisselait le long de la paroi et ils comprirent qu'un véritable déluge

devait s'abattre sur la côte et se jouer de la toiture délabrée de la chapelle.

Le temps reprit son cours. Mira et Bosco recouvrèrent leurs esprits, les éléments se chargeant de les ramener à la réalité.

— Je dois...

— Je sais, Bosco. Nous devons y aller.

— Tu étais sérieuse quand tu disais que tu m'aimais, tout à l'heure ?

Avant de répondre, la jeune femme l'embrassa une nouvelle fois, furtivement :

— Je ne l'avais jamais dit auparavant.

— Moi non plus...

— Je veux dire à personne. Absolument personne. Je n'ai même pas eu l'occasion de le dire à mes parents.

Le garçon baissa la tête.

— Je t'aime aussi. Je ne veux pas partir...

— Tu reviendras. Et puis Naples n'est pas si loin...

— Je te promets que je serai vite de retour ! Je trouverai une occasion, un moyen... J'aurai bientôt dix-sept ans. J'ai une clé de la maison. Mon père n'en saura rien !

Mira lui sourit tendrement :

— Je t'attendrai. Comme je t'ai toujours attendu. Chaque jour, chaque nuit, chaque saison.

Elle passa la main dans ses cheveux, pour le consoler autant que pour le rassurer. L'eau de pluie s'écoulait maintenant en cascade derrière eux, faisant valser la corde. Mira se leva, tout de suite imitée par Bosco.

— On n'a pas le choix de toute façon. Il faut partir, le pressa-t-elle en jetant un regard inquiet vers le tunnel par lequel la mer déversait sa colère.

— D'accord, j'essaie d'abord. Ça doit glisser...